

Les uns, les autres

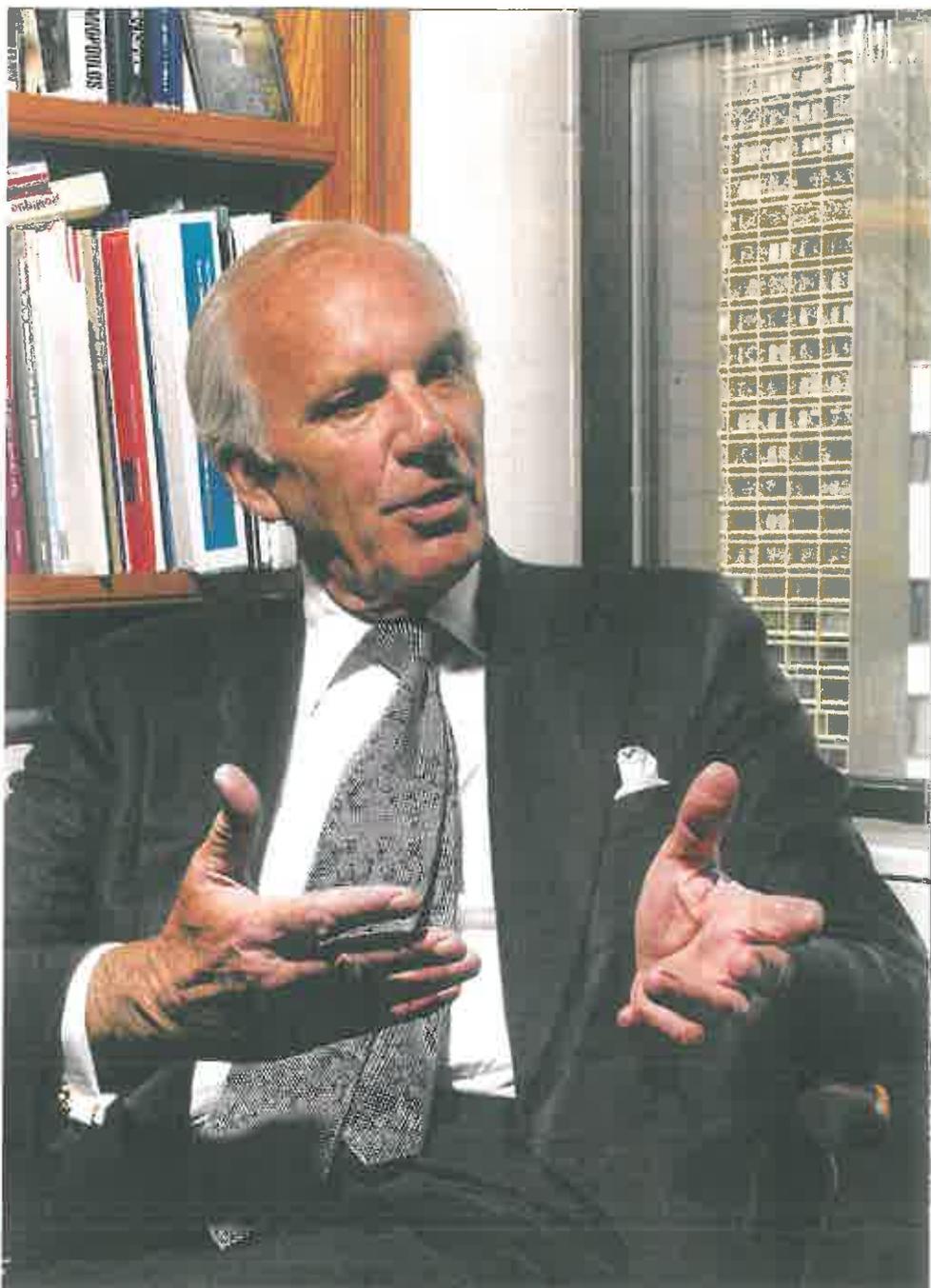
UNE RUBRIQUE DIRIGÉE PAR JEAN-GABRIEL FREDET

Lewis Lapham

Le prince rouge de New York

par Laurent Joffrin

Ce sniper raffiné dénonce la dérive de l'Amérique vers une oligarchie ploutocratique avec la complicité de médias manipulateurs et obséquieux



C'est le Michael Moore de Park Avenue. Au physique, Lewis Lapham incarne ce que l'aristocratie américaine peut produire de plus raffiné. Costume gris sur mesure, cravate et pochette méticuleusement désassortie, silhouette mince couronnée d'une chevelure blanche discrètement bohème, souriant avenant et brillante ironie : on l'attend au conseil d'administration d'une banque d'affaires ou bien à la présidence d'une université chic, voyages en décapotable et vacances au soleil clair des Hamptons dans une vaste maison de bois donnant sur l'Atlantique. Lapham joue au golf, dîne aux meilleures tables de Manhattan et vit au milieu de l'élite intellectuelle du pays.

Un détail, pourtant, devrait alerter le FBI. Dans New York vouée au totalitarisme hygiéniste, où la police détruit les cendriers à coups de hache, Lapham fume. Il fume comme un pompier, il fume comme un sapeur, il fume comme un bolchevik. Toute la journée, les cigarettes blondes se succèdent au bout de ses doigts fins qu'on devine manucuré comme un défi sans cesse renouvelé à Dieu, à l'Amérique et à la santé publique.

C'est que Lapham est un dissident, un sniper, un ennemi de l'intérieur. Au moral, il défend des idées qu'on attribue plus volontiers en France à José Bové ou à Alain Krivine. Le système américain, explique-t-il, est devenu une oligarchie ploutocratique vouée à la guerre, à l'arrogance des riches et à l'abêtissement des masses. Impitoyable, précis, son dernier livre « l'Amérique bâillonnée » aux Editions Saint-Simon démontre l'asservissement des médias américains à la propagande patriotique, dénonce les entorses aux libertés publiques mises en œuvre par l'administration Bush et plaide avec chaleur et brio pour le rétablissement d'une démocratie réelle en Amérique, celle des pères fondateurs, contestataire, ouverte et populaire. Une certaine opinion atlantiste s'inquiète de la montée de l'antiaméricanisme en France. Elle devrait plutôt méditer sur la manière dont l'administration Bush fait éclore l'antiaméricanisme en Amérique. Lapham est un Michael Moore de Park Avenue.

Son aïeul était général pendant la guerre de 1812, son arrière-grand-père l'un des fondateurs de

Texaco, son grand-père maire de San Francisco : Lapham fait partie de ces rares familles du Nouveau Monde à posséder un arbre généalogique et des quartiers de noblesse. Difficile de naître plus coiffé. Et pourtant, après Yale et Cambridge, Lapham, plutôt que la voie royale de sa caste, choisit le chemin bohème du journalisme. Il est correspondant du « Herald Tribune » à l'ONU, envoyé de « Life » à la Maison-Blanche des Kennedy, animateur à la radio publique et collaborateur des titres les plus prestigieux. Il rejoint en 1971 « Harper's », magazine de l'intelligentsia branchée de Manhattan dont il est aujourd'hui le rédacteur en chef. Il livre chaque mois un cocktail chic d'enquêtes d'investigation, de textes littéraires et de chroniques acides de la vie américaine qui diffuse à plus de 300 000 exemplaires. A la tête d'un journal qui existe depuis 1850, qui a compté comme collaborateurs Mark Twain, Horace Greeley, Jack London et Léon Trotski, Lapham a publié les

SES DATES

1935. Naissance à San Francisco
1983. Rédacteur en chef du « Harper's Magazine »
2002. « Le Djihad américain », Editions Saint-Simon
2004. « L'Amérique bâillonnée », Editions Saint-Simon

plus grands auteurs américains et a lui-même été récompensé par le National Magazine Award pour ses carnets mensuels. Il a écrit parallèlement une vingtaine de livres, essais, pamphlets et méditations littéraires où il déroule un style ironique et limpide, pétri

de culture et d'humour anglais.

Franc-tireur, Lapham n'a rien d'un solitaire. Sur un mode ultra-wasp, il joue les éclaireurs pour tout ce que l'Amérique compte d'opposants au système. Acide, intello, érudit, il affûte les couteaux rhétoriques que les populistes libertaires, les universitaires chomskiens, les syndicalistes à la Bob Sweeney, les démocrates à l'ancienne et les militants de Ralph Nader, dont il est l'un des proches, brandissent dans toutes les niches dissidentes de la société américaine. Sa charge contre les médias américains est sans rémission. « *Le génie des médias est celui du carriériste serviteur de deux maîtres : la plèbe, qu'on éblouit par des promesses et des contes, et la noblesse d'industrie, dont on soutient et défend assidûment les intérêts.* » A l'entendre, bien sûr, on finit par penser que la presse aux Etats-Unis vit sous un régime comparable à celui de la Corée du Nord. Pourtant les excuses récemment présentées par le « New York Times » à propos des armes de destruction massives, si elles montrent que les journaux gardent leur capacité d'autocritique, attestent surtout que les radicales attaques de Lapham ont leur fond de vérité. Sa critique va même plus loin : le but de l'administration Bush, écrit-il, n'est pas de défendre le citoyen américain contre un ennemi intérieur mais de protéger l'oligarchie américaine contre la démocratie. La contestation étouffée, la démocratie américaine traverse aujourd'hui la crise la plus grave de son histoire. Tocqueville, qu'il aime à citer et qu'il connaît mieux que beaucoup de Français, avait écrit « De la démocratie en Amérique ». L'œuvre de Lapham mérite un parallèle : on pourrait la titrer « De l'absence de démocratie en Amérique ».

Novel Obs 10-16 juin 04